

Paris, mai 18...

Claire est tout à fait aimable ; elle me distrait. Elle commence à parler distinctement, elle me connaît, elle m'aime... Sa pauvre petite maman, bonne, gracieuse, est si occupée du monde et si peu préoccupée de ses enfants, que je me vois presque revêtue des droits et de l'autorité d'une mère de famille. Mon Dieu ! comment peut-on méconnaître à ce point le bonheur que la Providence vous a mis entre les mains ? Elle a un bon mari, des enfants pleins d'espérance, et elle ne pense qu'à ses toilettes, à ses visites, aux fêtes de la veille, à celles du lendemain ; étrangère chez elle, elle paraît surprise quand je lui rends compte des progrès de ses filles : hier, elle entendait Berthe et Fernande répondre alternativement aux demandes du catéchisme, et elle me disait à demi-voix : " On m'a appris tout cela, mais j'ai tout oublié ! " C'est bien là qu'est le malheur. Si Dieu me seconde, je donnerai à ces enfants une piété solide, qui soit la boussole de leur vie, et qui les empêche de flotter à tout vent comme leur pauvre mère, si triste parfois dans sa dissipation. Je sais par mon observation personnelle combien il y a de noires pensées dans ces têtes couronnées de roses, combien de sentiments pénibles dans les cœurs qui battent sous des dentelles et des bouquets... J'aime madame de la Perne, et je la plains d'autant plus que je l'aime : elle est douce, bienveillante, mais faible ; et son mari, livré à des opérations de banque, à des combinaisons de fortune, ne la soutient pas. Quelquefois j'obtiens qu'elle passe une soirée avec nous, tout à fait en famille : dès qu'elle s'y est résolue, elle est charmante ; elle joue des rondes, elle fait danser ses filles, elle s'intéresse à la lecture que je fais à haute voix, elle travaille avec des doigts de fée, elle m'enchanté enfin ; mais le lendemain, le joli bengali, que je croyais tenir dans la volière, a repris son vol, et le ressaisisse qui pourra !

Paris, août 18...

Je conduis parfois mes élèves chez quelques-unes de leurs petites amies, qui sont également élevées chez leurs parents, et je vois là d'autres jeunes personnes qui suivent la même carrière que moi. Il y

a des types bien divers ! La femme savante, qui ne voit au monde que l'instruction, qui étouffe ses élèves sous les leçons de chimie, de zoologie, d'astronomie, qui les accable de dates chronologiques, qui leur sert en infusion les langues anciennes et modernes, et qui s'inquiète peu du cœur, du caractère, pourvu que ses élèves lui *fassent honneur* ; la femme artiste, qui fait des petites filles qui lui sont confiées d'habiles cantatrices et qui transforme la salle d'études en un conservatoire ; il y a la dénigrante, l'institutrice du bel air, qui a élevé les enfants d'une marquise, et qui méprise souverainement les mœurs des bons bourgeois chez lesquels elle se trouve aujourd'hui ; relations, mobilier, toilettes, manières, expressions, tout est l'objet d'une critique sourde, continue, et passablement impertinente. " Jamais on n'aurait fait cela chez madame la marquise ! — Ceci ne se fait pas chez les gens bien nés ! — C'est une expression que je n'avais jamais entendue. — Je ne connais pas monsieur un tel ; vous dites que c'est un personnage ? nous ne le rencontrions jamais... " et ainsi de suite. Cette aristocratique personne connaît le nobiliaire, étudie l'héraldique et suit, sur le bout du doigt, combien il faut de quartiers pour entrer au chapitre de Munich. D'autres, et un grand nombre, sont parmi les *opprimées* ; elles me rappellent la pauvre Hélène de Mémel. Mais une espèce plus rare et plus dangereuse, c'est l'institutrice hautaine, despote, et conduisant à la baguette grands parents et petits enfants. Clémentine m'offre ce curieux type. Elle élève les enfants d'un veuf, sous la direction de leur grand-mère, chez laquelle elle demeure, et elle a su soumettre à ses lois, non seulement le père, qui tremble devant elle, mais la bonne grand-maman, qui n'a mot à dire, qui est reléguée, comme Clémentine le dit insolemment, au musée des antiques, et les enfants, ses élèves, qui courbent la tête sous ce joug impérieux. Elle seule règne et gouverne. Une très jolie figure, un esprit vif, amusant, et surtout un caractère adroit, tour à tour impérieux et souple, amèneront, la rusée créature à ses fins, qui sont probablement d'épouser le père et d'ôter son cœur et sa tendresse à ses enfants. J'en suis fâchée pour l'honneur du corps, car est-il rien de plus sacré que cette confiance qu'une famille nous témoigne, en nous